

## LE CONGRÈS DE L'AFL - ISTRES 1987

### SAVOIR, CONNAÎTRE

Le temps est à la mode et à l'oubli.

Il est de bon ton d'avoir des idées neuves. Sur tout. Surtout s'il s'agit de parler ou de feindre de parler de la réalité sociale et de ce qu'elle implique. Au nouveau vocabulaire s'adjoignent de nouveaux modes de les communiquer. La tromperie intellectuelle y trouve son compte au service d'une idéologie qui ne s'avoue pas. Mais puisqu'à l'AFL nous revendiquons d'être idéaux-logiques, nous devons logiquement les affirmer. Quelle conception de l'homme et du réel sous-tendent notre recherche, nos pratiques, nos questionnements ?

Pour certains, notre vision semble trop sociologique et face à ce qui se dit de la relation entre Savoir et Pouvoir nous semblons vouloir écarter un angle d'approche psychologique. Est-ce à dire que nous les destinions à un rapport d'exclusion ?

Si l'homme est un exemplaire d'une espèce biologique et partie de la nature, il est bien plus que cela.

Pour nous, ce n'est pas un homme abstrait en général, mais le membre d'une société donnée à une époque du développement historique, membre d'une classe donnée et ayant de ce fait une place donnée dans la division sociale du travail, dans la civilisation. C'est une évidence, mais de plus en plus absente de la réflexion, et cette absence d'évidence ne doit pas se confondre avec l'évidence de l'absence. Beaucoup s'y emploient.

Le travail humain est, en même temps qu'un processus de transformation de la réalité objective, un processus de transformation de l'homme lui-même. L'activité humaine est une activité de production, de création, de transformation. Activité à la fois naturelle par son côté technique, sociale par son côté socio-économique, historique par son côté historico-culturel. C'est par son travail que l'homme a pu s'éloigner de plus en plus de la nature.

Chaque objet créé par lui contient l'expérience historique de l'humanité ainsi que les aptitudes intellectuelles qui se sont formées au cours de cette expérience. Ainsi il y a accumulation et transmission de gémation en génération des acquisitions et des aptitudes récréées sous une forme concrète.

Chaque génération s'approprie en les assimilant les objets et phénomènes créés par les générations précédentes. Assimiler un "outil", c'est assimiler les opérations motrices incarnées dans cet outil, c'est-à-dire transformer de nouvelles aptitudes psychomotrices qui de fait humanisent le domaine moteur. Cette double action réciproque entre l'assimilation de l'objet et l'activité adéquate vis-à-vis de lui ne peut se faire que par l'intermédiaire de la communication avec le milieu environnant (les autres, les autres-mêmes, la mère, les éducateurs...). Et c'est bien l'affaire de TOUS.

Cet aspect relationnel, social, est la condition indispensable du développement psychique de l'individu. Ni la maturation interne de structures innées, ni l'acquisition d'activité par l'apprentissage individuel (le learning de Skinner) ne suffisent à rendre compte du phénomène humain. À ces deux modes de développement, il faut ajouter chez l'homme l'appropriation des activités par l'apprentissage social.

L'homme ne naît pas homme. Il le devient par l'action de la société. Aucune expérience individuelle ne peut conduire à elle seule à la formation spontanée d'une pensée abstraite. L'enfant doit saisir l'objet à travers ses rapports avec les autres hommes. Et il n'en est pas autrement pour l'écrit. Au fond, pour l'enfant qui vient à la vie, le monde n'existe pas. La première phase de l'aventure psychique consistera à percevoir ce qui sera son Moi et ce qui sera le Monde (même si le Monde n'est que maman pour commencer). Double création réciproque. Il n'y aurait pas de Monde sans Moi, pas plus qu'il n'y aurait de Moi sans Monde et sans autrui. Le cas des Enfants sauvages illustre bien que l'enfant ne peut se développer s'il ne s'approprie pas l'expérience humaine par la médiation du processus de communication. L'homme n'est que le produit de sa propre histoire, elle-même dépendant de l'histoire des autres hommes.

Le cerveau de l'homme n'a qu'une aptitude : l'aptitude à former des aptitudes.

L'histoire de ces aptitudes, c'est l'histoire des rapports de l'homme avec le Monde, c'est l'histoire des techniques et des sciences, c'est l'histoire de la connaissance, c'est l'histoire de la conscience. La notion de connaissance comme activité, recherche, récréation, transformation du Monde et de l'individu, est fondamentalement dialectique, puisqu'elle pose le problème des formes de l'appropriation des résultats du progrès social, de la pratique éducative et des relations humaines, donc de la pratique sociale et par là de l'organisation sociale.

Ce n'est que dans ce cadre que peut se penser le processus de production et d'acquisition des savoirs car dans l'acte de connaissance la pensée se déplace toujours par un mouvement réflexif entre l'objet qui l'informe et l'homme qui émet cette pensée. Cette conception du rapport de l'homme est proprement évacuée dans le système éducatif et non par hasard, mais par cohérence à la nécessaire division du travail imposée par la logique capitaliste.

Comme si un milieu pouvait être juste, la psychologie cognitive se veut la réponse du juste milieu, celle des stades et des tests. En confondant l'observation empirique du réel avec son appropriation scientifique, elle en tire des lois générales.

Toutes les exceptions confirment la règle et le tour est joué. Il existerait des individus moyens, la masse, et d'autres, plus rares, supérieurs ou inférieurs. Les notions d'exceptionnalité ou de normalité, d'avance ou de retard par rapport à la moyenne des stades nécessaires et universels guident l'explication du développement psychologique (et historique !). On conçoit que cette notion de stades qui sous-tend l'émergence de fonctions et d'aptitudes sommeillant à une place déterminée dans l'individu soient des notions rassurantes pour une certaine idéologie, mais qui freinent sous leur apparence logique et rationnelle la vraie recherche en psychologie. Il vaut mieux admettre qu'une certaine proportion d'élèves seront en avance (toujours les mêmes) et d'autres en retard (toujours les mêmes), que cela est "naturel", plutôt que de remettre en discussion les institutions sociales. La psychologie de la connaissance dans son ensemble n'a apporté qu'une conception linéaire, fataliste et prédéterminée du développement. À vouloir

isoler, segmenter, parcellariser, elle s'est exposée à espérer tenir le bout d'une explication en ajoutant, bout à bout, des bouts d'explications.

À ces critiques, Piaget refondait en admettant l'influence correctrice, sous forme de freinage ou d'accélération, des facteurs du milieu, sociaux, culturels, physiologiques.

Mais la solution n'est pas dans le saupoudrage d'un peu d'influence du milieu. Le problème n'est pas tant de découvrir des stades de développement intellectuel que de chercher à pénétrer les processus de communication et d'appropriation des connaissances humaines chez ceux qui ont envie et besoin de comprendre. Aussi faut-il sentir la cohérence entre la démarche visant à cerner le développement psychologique de l'enfant par une approche génétique, longitudinale et chronologique, où l'observation cautionnée par le rapport mathématique des statistiques apporte alors les preuves d'une construction verticale et ordonnée du psychisme enfantin et la pression idéologique d'une société bien structurée, hiérarchisée, où la pédagogie de l'institution scolaire se déduit de la notion de programme, à découper en tranches de difficultés croissantes, du simple au compliqué, du particulier au général, du concret à l'abstrait. Tout cela constitue un prisme à travers lequel l'adulte vit l'enfant et en induit sa théorie.

Une véritable psychologie ne devrait-elle pas rendre compte tout à la fois de la nature historique et sociale du psychisme humain, des mécanismes du développement intellectuel et des processus de l'individuation en admettant le substrat matériel (socio-économique et physiologique) de l'activité psychique de l'homme ? C'est-à-dire considérer l'homme comme un processus, ce qui a l'avantage de le rétablir dans sa dimension concrète, temporelle, historique et inachevée. À vouloir trop considérer l'enfant comme être dématérialisé, en face d'une réalité uniforme, on oublie que cette dernière n'existe jamais à l'état pur, qu'elle ne brille pas de la même manière au départ pour tous les enfants, qu'elle n'a pas toujours été la même. Un enfant a lui aussi sa propre histoire, qui est celle des rapports intimes, indissociables et interdépendants des infrastructures économiques et des super-structures sociales (institutions, croyances, mentalités...). C'est l'individualité géniale de chacun qui doit rendre compte des possibilités humaines, et non pas le sujet "médian". Nous devons tenir l'enfant comme auteur et dépositaire de ses propres "dons". Pour cela, il est très difficile d'en saisir les moments privilégiés de formation et d'en analyser le contenu et les modalités de diversification. Ces diversifications s'opèrent au cours des histoires individuelles, histoires qui sont autant de processus à la fois personnels et universels. Chaque histoire individuelle elle-même fruit d'une autre histoire, intrication de destinées individuelles et de destinées collectives.

S'il est un rapport entre cette entrée collective dans la réflexion et une approche plus individuelle que nous recherchons, à coup sûr c'est l'approfondissement de la perspective psychanalytique, autour des concepts qu'elle dégage, qui peut nous y aider. La psychanalyse nous apprend que le milieu psychique a ses propriétés et que l'on entrevoit des isomorphismes (non des analogies) avec les propriétés de la matière.

Comme ceux de non-séparabilité, de discontinuité, de définition d'un autre espace-temps quant à la relation sujet-objet. Car la psychanalyse nous convie bien à un travail sur cette mémoire inconsciente individuelle ou collective qui, à la fois, se donne à dire et résiste à se livrer. Travail sur notre histoire dont nous sommes les dépositaires sans toujours pouvoir le penser, histoire à déployer en tant qu'inconsciente dans un autre espace, dans un temps propre, celui du milieu psychique.

Si chaque mot, chaque idée entretient une relation qui est une relation avec tous les autres mots, toutes les autres idées, relation pas forcément actualisée mais toujours potentielle, cette relation à un ensemble de mots, d'idées l'est aussi avec l'histoire entière de la personne, de la famille... De sorte, l'espace ne peut plus être pensé comme linéaire, ni le temps comme celui des horloges. Le temps et l'espace ne peuvent plus être conçus comme un cadre dans lequel on plonge les phénomènes, mais comme la dynamique même des événements. Les phénomènes ne peuvent pas être séparables. Chacun induit une contradiction dans le sens d'une "polarité", d'une tension engendrée par une lutte antagoniste. Ce qui nous apparaît "actuel" nous voile en somme son contraire, son contradictoire potentiel (conscient-inconscient). Et les changements ne s'opèrent que rarement sur un mode linéaire progressif, mais le plus souvent par sauts. Cette discontinuité désigne un modèle conceptuel, celui du progrès par bonds, le passage du progrès quantitatif au progrès qualitatif.

La non-séparabilité affecte sans nul doute la théorie et la pratique. Il ne peut plus y avoir, comme l'idéologie scientiste du XIX<sup>ème</sup> siècle nous l'a léguée dichotomie entre l'observateur et l'observé, ce dernier prenant toute la place et l'observateur devenant inessentiel comme si la réalité était indépendante, entièrement connaissable. Il ne peut y avoir que dialogue continu, construction réciproque entre l'objet et le sujet.

Nous devenons tous participants. Cela ne signifie pas, au contraire, une sorte de dissolution de ta réalité, car il y a toujours quelque chose qui résiste. Et ce qui résiste, nous résiste, c'est le réel. Au delà de sa relation au symbolique et à l'imaginaire, le réel doit être posé d'une part, comme le font les physiciens, comme ce qui résiste à la connaissance, d'autre part comme la cause du désir et la cause de la subjectivité.

À l'image du mythe du péché originel, Savoir, Connaître, acquérir du pouvoir sur sa vie, c'est apprendre à faire échec à l'ordre apparent des choses, à "l'ordre universel"...

Jean-Louis RINALDINI